

Recherche de soi : métamorphose de soi et de l'autre

Pygmalion

Pygmalion déteste et fuit un sexe enclin par sa nature au vice. Il rejette les lois de l'hymen, et n'a point de compagne qui partage sa couche. Cependant son ciseau forme une statue d'ivoire. Elle représente une femme si belle que nul objet créé ne saurait l'égaliser. Bientôt il aime éperdument l'ouvrage de ses mains. C'est une vierge, on la croirait vivante. La pudeur seule semble l'empêcher de se mouvoir : tant sous un art admirable l'art lui-même est caché ! Pygmalion admire; il est épris des charmes qu'il a faits. Souvent il approche ses mains de la statue qu'il adore. Il doute si c'est un corps qui vit, ou l'ouvrage de son ciseau. Il touche, et doute encore. Il donne à la statue des baisers pleins d'amour, et croit que ces baisers lui sont rendus. Il lui parle, l'écoute, la touche légèrement, croit sentir la chair céder sous ses doigts, et tremble en les pressant de blesser ses membres délicats. Tantôt il lui prodigue de tendres caresses; tantôt il lui fait des présents qui flattent la beauté. Il lui donne des coquillages, des pierres brillantes, des oiseaux que couvre un léger duvet, des fleurs aux couleurs variées, des lis, des tablettes, et l'ambre qui naît des pleurs des Héliades (les filles du Soleil). Il se plaît à la parer des plus riches habits. Il orne ses doigts de diamants; il attache à son cou de longs colliers; des perles pendent à ses oreilles; des chaînes d'or serpentent sur son sein. Tout lui sied; mais sans parure elle ne plaît pas moins.

Il se place près d'elle sur des tapis de pourpre de Sidon. Il la nomme la fidèle compagne de son lit. Il l'étend mollement sur le duvet le plus léger, comme si des dieux elle eût reçu le sentiment et la vie. Cependant dans toute l'île de Chypre on célèbre la fête de Vénus. On venait d'immoler à la déesse de blanches génisses dont on avait doré les cornes. L'encens fumait sur ses autels; Pygmalion y porte ses offrandes; et, d'une voix timide, il fait cette prière : "Dieux puissants ! si tout vous est possible, accordez à mes vœux une épouse semblable à ma statue". Il n'ose pour épouse demander sa statue elle-même.

Vénus, présente à cette fête, mais invisible aux mortels, connaît ce que Pygmalion désire, et pour présage heureux que le vœu qu'il forme va être exaucé, trois fois la flamme brille sur l'autel, et trois fois en flèche rapide elle s'élance dans les airs. Pygmalion retourne soudain auprès de sa statue. Il se place près d'elle; il l'embrasse, et croit sur ses lèvres respirer une douce haleine. Il interroge encore cette bouche qu'il idolâtre. Sous sa main fléchit l'ivoire de son sein. Telle, par le soleil amollie, ou pressée sous les doigts de l'ouvrier, la cire prend la forme qu'on veut lui donner. Tandis qu'il s'étonne; que, timide, il jouit, et craint de se tromper, il veut s'assurer encore si ses vœux sont exaucés. Ce n'est plus une illusion : c'est un corps qui respire, et dont les veines s'enflent mollement sous ses doigts. Il rend grâce à Vénus. Sa bouche ne presse plus une bouche insensible. Ses baisers sont sentis. La statue animée rougit, ouvre les yeux, et voit en même temps le ciel et son amant.

<http://fleche.org/lutece/progterm/ovide/ovide05.html>

Narcisse

Quelque temps plus tard, tandis que Narcisse chassait à nouveau, il aperçut, cachée au cœur de la forêt, une source claire dont les eaux brillaient comme de l'argent. Jamais aucun être humain, aucune bête, ni même aucune feuille tombée d'un arbre n'avait effleurée sa surface et n'en avait troublé la pureté. Narcisse, que la chasse et la chaleur du soleil avait fatigué, s'allongea au bord de la source pour se désaltérer. Tandis qu'il buvait, il fut séduit par son image qui se reflétait dans l'eau : il tombe amoureux de sa propre beauté. Il prend pour un corps ce qui n'est que de l'eau. Il admire ses yeux qui brillent comme des étoiles, ses cheveux aussi blonds que ceux d'Apollon, sa bouche gracieuse, son teint d'ivoire et de rose. Combien de fois il essaie d'enlacer, d'embrasser ce visage sans jamais parvenir à le toucher ! Alors que l'autre répond à tous ses gestes d'amour par les mêmes gestes, alors que seule un peu d'eau les sépare, pourquoi ne peuvent-ils se rejoindre ? Il se met à pleurer, ses larmes troublent la surface de l'eau et l'image disparaît.

Narcisse perdit la raison. Ni la faim ni le sommeil ne pouvaient l'arracher à cette source. Il ne resta bientôt plus rien de ce corps qu'Écho avait aimé. Lorsque celle-ci vit Narcisse, malgré la rancune qu'elle avait encore contre lui, elle ne put s'empêcher de s'apitoyer ; et toutes les fois que le malheureux jeune

homme, contemplant son image dans l'eau, disait « Hélas ! », la voix d'Écho répétait « Hélas ! ». Et lorsqu'il dit : « Adieu ! », Écho dit aussi : « Adieu ! ». Narcisse posa sa tête épuisée sur l'herbe verte, la mort ferma ses yeux. Mais sa folie ne cessa pas pour autant : même aux Enfers, Narcisse cherchait son reflet dans les eaux du Styx.

Les nymphes pleuraient en préparant son bûcher, et Écho répétait leurs gémissements. Mais quand on vint chercher le corps près de la source d'eau pure, on constata qu'il avait disparu. À la place, on trouva une fleur jaune safran, dont le centre était entouré de pétales blancs.

Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre III, traduit et adapté par Stanislaw Eon du Val.

Pour découvrir le texte littéraire complet :

<https://mediterranees.net/litterature/ovide/metamorphoses/livre3.html>